ROCZNIK ORIENTALISTYCZNY

WYDAJE

POLSKIE TOWARZYSTWO ORIENTALISTYCZNE

TOM XV

(1939—1949)

Z ZASIŁKU WYDZIAŁU NAUKI MINISTERSTWA OŚWIATY

KRAKÓW — 1949

Odbitka

ROCZNIK ORIENTALISTYCZNY
Tom XV, str. 239—267

Marian Lewicki

Turcica et Mongolica

KRAKÓW
NAKŁADEM POLSKIEGO TOWARZYSTWA ORIENTALISTYCZNEGO
Z ZASIŁKU MINISTERSTWA OŚWIATY
1949

Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Karola Kiecia
M-20026

437

-2179-1

MARIAN LEWICKI

Turcica et Mongolica

A la mémoire de Paul Pelliot

Voici quelques observations que nous avons faites au cours de la lecture des vieux textes turcs et mongols.

1. Turc *suu*, mongol *su* ~ *sü*.

M. R. Rahmati Arat a publié en 1936 des textes turcs provenant des fouilles opérées en Turkestan Oriental; ils parlent surtout du calendrier populaire, de l'astrologie et de divination [1]). On y trouve aussi quelques fragments de la version turque du *Sūtra de la Grande Ourse* (*Yitikän sudur*, *Yitikän sudur nom ärdini* [2]).

Nous connaissions jusqu'ici les versions chinoise, tibétaine et mongole de ce *sūtra* [3]). C'est un apocryphe qui aurait été apporté en Chine par l'illustre pélerin Hiuan-tsang (T'ang

[1]) *Türkische Turfan-Texte* VII von Dr. G. R. Rahmati. Mit sinologischen Anmerkungen von Dr. W. Eberhard, Abhandlungen d. Preuss. Akad. d. Wissensch., 1936, phil.-hist. Kl. № 12, Berlin 1936 (= TTT VII).

[2]) Nos 14 et 40 (TTT VII, pp. 23—25 et 48—52).

[3]) Voir au sujet de ce *sūtra* B. Laufer, *Zur buddhistischen Litteratur der Uiguren*, T'P VIII (1907), pp. 391—409, S Lévi, *L'original chinois du sūtra tibétain sur la Grande Ourse*, T'P IX (1908), pp. 453—454, P. Pelliot, *Notes à propos d'un Catalogue du Kanǰur*, JAs, juillet-août 1914, pp. 145—146, L. Ligeti, *La collection mongole Schilling von Canstadt à la Bibliothèque de l'Institut*, T'P XXVII (1930), pp. 167—168, *Catalogue du Kanǰur tibétain* de l'Ōtani Daigaku Library (Kyoto 1930—1932), pp. 397—398.

San-tsang, VII[e] s. n. è.) et par un certain moine bouddhique [4]). Le *Sūtra de la Grande Ourse* a été assez tard incorporé dans le *Tripiṭaka*, c'est pourquoi certaines rédactions du canon bouddhique (par ex. le *Kanǰur* de Narthang et le *Tripiṭaka* chinois des Ming) ne le contiennent pas.

Les versions mongole, ouigoure et tibétaine sont basées sur le texte chinois. En revanche, nous ignorons de quelle langue la traduction chinoise de ce texte a été faite. On peut supposer avec S. Lévi que ce n'était pas le sanscrit, mais plutôt quelque langue de l'Asie Centrale [5]).

D'après les colophons ajoutés à la version tibétaine, le *Sūtra de la Grande Ourse* a attiré l'attention de *Uruγ bökä (bögä, Urug boga)*, titulaire des services du contrôle *(yu che t'ai*, tib. *gyu'i-ši-t'a'i* [6]); sous son influence l'empereur Wen-tsong a ordonné de faire

[4]) Laufer, *op. c.*, p. 396. Le passage turc suivant (TT'T VII, p. 23) fait allusion à cette légende: *änätkäk toyïn* (...) *iltü tavγačqa kälip.*

[5]) *Op. c.*, p. 454.

[6]) Dans le colophon tibétain *A* il est question de *U-rug-bo-ga'i miṅ-čan zu-gur-č'e* et dans *B* de *Gim-rtse-goṅ-lu ta'i-hu gyu'i-ši-t'a'i U-rug-po*; c'est évidemment Uruγ qui exerçait la charge de *yu che t'ai*. Le mot *zu-gur-č'e* du colophon *A* auquel Laufer a consacré une longue note n'est que la transcription tibétaine du titre mongol qui dans le *Yuan che* est rendu comme 速克兒赤 *(sou k'o eul tch'e*, Chavannes, T'P V, 1904, p. 431; le caractère 克 *k'o* semble être un lapsus pour 古 *kou)*; les titulaires de cet office avaient »la charge de fournir dans le palais des vétements« (Chavannes, *loc. c.*).

Quant à *Gim-rtse-goṅ-lu ta'i-hu* c'est la transcription du titre chinois 金紫光祿大夫 *Kin tseu kouang lou ta fou.* Sous les T'ang il a été porté par les mandarins du troisième degré de la deuxième classe qui n'avaient pas de fonction; v. R. des Rotours, *Traité des Fonctionnaires et Traité de l'Armée* I (Paris 1947), p. 37. Les institutions des Ts'ing connaissent une office de *Kouang-lou-sseu*; ses titulaires se chargaient de la préparation des mets et des banquets à la cour impériale; v. И. С. Бруннертъ — В. В. Гагельстромъ, *Современная политическая организація Китая*, Pékin 1910, à l'index. On peut donc en conclure que *Kin tseu kouang lou ta fou* est l'équivalent chinois du terme mongol *sügürči*. Laufer voyait dans le *Gim-rtse-goṅ-lu* la transcription tibétaine

une traduction mongole et une autre ouigoure en vue de les répandre parmi la population mongole et turque de son Empire. Les traductions ont été faites en 1328, probablement simultanément [7]), en mongol par Prajñāśrī, en ouigour par Alin tämür. Un an après (1329), probablement aussi simultanément, les deux versions ont été imprimées. La version tibétaine est de dix dans plus récente (1337 [8]).

Malheureusement les fragments publiés par M. Rahmati ne nous renseignent beaucoup sur la version turque. Ils ne mentionnent que les noms des copistes: *upāsaka* Tärbi ïnal [9]) et *upāsikā* Ögrünč T(ä)ɒrim.

---

d'un nom géographique chinois (*op. c.*, pp. 396—397), et cette supposition se trouve répétée dans le *Catalogue* japonais (*op. c.*, p. 398).

[7]) A comp. toutefois le passage suivant du colophon *A*: *Yu-gur yi-ger č'os-kyi mdo-sde 'di sṅon-č'ad gžan-gyis bsgyur-ba med-pas-na maṅ-po'i Hor-rnams dad-pas mč'od-gyur čes bdag-gis Hor-gyi skad-du bsgyur-ba yin.* On pourrait en conclure que la traduction ouigoure a servi de base pour la traduction mongole. Mais le colophon *B*, d'après Laufer plus autoritaire, énumère en premier lieu la version mongole et en second lieu la traduction ouigoure. Ceci s'accorde avec les données historiques: l'empereur, le Mongol, se souciait avant tout de ses sujets mongols. Peut-être le passage en question donne-t-il une réponse partielle à la question sur la langue de l'original de notre *sūtra* que Lévi a posée.

[8]) Les dates exactes sont données par Pelliot, *op. c.*, p. 146 et M. Ligeti, T'P XXVII, pp. 60 et 168.

[9]) Le mot *tärbi* sur la leçon duquel M. Rahmati n'est pas tout à fait sûr (*op. c.*, p. 78) est bien connu. 1° Il est noté par al-Kāšγarī (I, 363: تربين que M. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz*, p. 196, vocalise en *tarbin*) avec le sens 'un groupe de tribu (des Turcs); il constitue un clan qui appartient à un de leurs chefs et qui se trouve sous ses ordres'. 2° Il a passé en mongol où il a pris la forme de *čärbi, čärbin* et se retrouve maintes fois dans l'*Histoire secrète* (§§ 120, 124, 191, 226, 232, 233, 267) comme le titre d'office *(kouan-ming)* exercé tant par hommes que par femmes. Le *Yi yu* du *Teng t'an pi kieou* (XVI[e] s.) note 扯力賓 *tch'ö-li-pin (*čärbin)* 'sous-officier' *(pa tsong)* et 民案扯力賓 *min-ngan tch'ö-li-pin (* minγan čärbin)* 'chiliarque' *(ts'ien tsong)*. La charge de *tsong-pa* existait aussi sous les Yuan;

A la fin d'un fragment (ll. 114—148) apparaît encore l'*upāsikā* Sïlïγ Tigin et un certain Äsän. Sïlïγ Tigin exprime à l'adresse de l'empereur et de sa famille, de même qu'à sa propre adresse et celle de sa famille, de ses maîtres spirituels et des fidèles en général, des voeux qui concordent exactement avec ceux que nous voyons dans le colophon tibétain *A*.

Ces voeux sont présentés sous une forme poétique avec l'allitération (ll. 119—131 et 135—142) si caractéristique pour les Turcs et strictement observée; il sera question plus loin des déviations exceptionnelles de cette règle. Il faut cependant ajouter que la disposition des lignes de l'original n'observe pas toujours l'allitération. Le nombre des syllabes dans les vers varie de 14 à 6, mais le plus souvent on a 10 à 12 syllabes.

Une partie de cette poésie (ll. 122—132) doit être interprétée autrement que ne le fait M. Rahmati[10]). Voici le texte; les chiffres entre parenthèses indiquent les lignes de l'original.

1. (122) *adïn-ṭarya ülämiš buyan küčintä*,
2. (123) *adïnčïγ ïduq* (124) *qayan qan suṷ-si*,
3. (124) *aγïr buyan-ṭïγ* (125) *qoɯ-taiqiu qutï*,
4. (125) *ančuṭayu oq* (126) *qoɯ-qiu qutï*,
5. (126) *kušal-a sitibala* (127) *bašṭap*,
6. (127) *aṭtun uruγ-ṭarï birlä*,
7. (128) *aṭqu ödtä buyan-ṭarï ašïṭïp üsḍälip*,
8. (129) *adasïz uṣun yašamaqta uṭatï*,
9. (130) *aṭqu türlüg kösüš-läri qanïp büḍüp*,
10. (131) *aṭqu-nï biltäči burqan qutïn buṭmaq-ṭarï*
11. (132) *[boṭz]un*.

Les mots *qoɯ* (chez M. Rahmati *qung)-taiqiu* et *qoɯqiu*, (ll. 3 et 4) que l'éditeur a laissés sans les traduire sont une transcription des titres chinois 皇太后 *houang t'ai heou* 'impératrice douairière' et 皇后 *houang-heou* 'impératrice'. A comp. mongol *t'ai yoɯ t'ai yiw (t'ai houang t'ai heou)* de l'édit dit de la veuve de

elle était au-dessous de celle de chiliarque *(ts'ien hou)*. Vor P. Ratchnevsky, *Un Code des Yuan* (Paris 1937), pp. XLIV et 238.

[10]) TTT VII, p. 52.

Dharmapāla[11]). Il est donc question dans ces lignes de la majesté (du bonheur, *qut*) de l'impératrice douairière et de l'impératrice.

Par conséquent il faut traduire autrement la ligne 2. Le parallélisme, évident dans la construction des ll. 2—4 de même que le contexte excluent le sens d'"armée' qu'adopte M. Rahmati pour le mot *suṷ*. Il paraît plus probable que *suṷ* dans cette phrase soit identique au mot mongol *su* ~ *sü* 'grand bonheur, majesté' qui nous est bien connu des monuments et des autres textes. On obtient ainsi un ensemble logique: Sïlïγ Tigin mentionne en premier lieu la majesté impériale du souverain sacré (*ïduq qayan qan suṷ-si*; a comp. mo. *χan sut'u bodhisivid eǯän* »le souverain bodhisattva qui possède la majesté impériale«, inscription de Kiu yong kouan II, l. 7[12]) et en second lieu la majesté de l'impératrice douairière et de l'impératrice.

Il est probable que l'auteur de la traduction, au courant du protocole de la cour mongole, ait voulu marquer la différence entre la majesté de l'Empereur et celle des Impératrices et se soit servi à cet effet de deux mots, du mongol *su* qu'il rencontrait sans doute souvent comme attribut de l'empereur et du turc *qut*.

Pareille interprétation explique aussi le fait d'enfreindre la règle d'allitération qu'on observe dans l'original. L'usage chinois adopté par les Turcs, Mongols et Mandchous exigeait que la personne de l'Empereur (et des Impératrices) fût mentionnée au début et non pas au milieu de la ligne.

Il est plus difficile d'expliquer la déviation de la l. 5 qui commence par les mots *kušal-a sitibala*; ils répondent sans doute au sanscrit *kuśala siddhipāta* 'gardien de l'heureux succès, de l'heureuse prospérité'[13]).

Aṭtun uruγ-ṭarï (l. 6) signifient naturellement 'la descendance impériale', cf. mongol *'aṭt'an 'uruχud* (Kiu yong kouan II, l. 11[14]).

[11]) Voir en dernier lieu M. Lewicki, *Inscriptions mongoles inédites en écriture carrée*, Collectanea Orientalia № 12 (Wilno 1937), p. 10.

[12]) Lewicki, *op. c.*, p. 50. A comp. aussi Kiu yong kouan II, ll. 9 et 10 (*ibid.*, p. 51).

[13]) La signification des mots sanscrits nous a été communiquée par MM. E. Słuszkiewicz et Z. Rysiewicz.

[14]) Lewicki, *op. c.*, pp. 51 et 65.

Nous traduisons le mot *bašlap* (l. 5), comme conjonction 'et'; il a le même sens que le mo. *kigäd (ki'ät)*, *-tan* ou *tärigütän*.

Et voici la traduction du fragment ci-dessus:

»Dans la force du mérite accordé aux êtres, que se multiplient dans tous les siècles à venir les mérites de la Majesté Impériale du saint souverain élu, de la majesté de la vénérable, pleine de vertus Impératrice douairière et aussi de la majesté de l'Impératrice avec la descendance impériale, avec les gardiens de l'heureux succès (ou bien de Kuśala Siddhipala?) en tête, que se réalisent les souhaits d'une longue vie libre de dangers et tous leurs divers désirs et qu'ils acquièrent la dignité du Bouddha omniscient« [15]).

La version turque du *Sūtra de la Grande Ourse* publiée par M. Rahmati est, autant qu'on le sache, le premier texte turc où l'on trouve le mot *sü* avec le même sens qu'en mongol. P. Pelliot[16]) a exprimé, il est vrai, l'avis que l'expression *yaïn suu* d'un des textes turcs manichéens correspond au mo. *suu ǯali* 'fortune' que l'on connaît de divers monuments, mais le contexte parle plutôt pour la traduction de A. von Le Coq: 'Blitzflammenheer' et W. Kotwicz a apporté de solides arguments qui infirment l'opinion de Pelliot[17]).

L'orthographe de *suu* suppose en turc l'articulation avec le vocalisme antérieur, c.-à-d. *sü*. La question de la classe de la voyelle dans le mot mongol a été, comme on le sait, longtemps discutée. B. Vladimirtsov, et surtout W. Kotwicz (dans la plupart de ses travaux) admettent la même voyelle *ü* dans le mot *sü* que dans les mots apparentés en mongol *(sür, süldä, sünesün)*. Par contre, P. Pelliot, en se basant sur les sources sino-mongoles (l'*Histoire secrète*: *sutan*, le *Houa yi yi yu* de 1389: *suda*), se prononce pour la voyelle *u*. Il est difficile de donner définitivement raison à l'un ou l'autre parti dans cette dispute. Tous deux semblent penser juste, et l'on peut admettre avec Vladimirtsov que probablement à certaine époque et sur certaines aires linguistiques du mongol prédominait la prononciation avec la voyelle *u*, et par ailleurs ou à quelqu'autre époque avec *ü* [18]). Car on n'ignore pas que les monosyllabes (rarement les mots polysyllabes) changent de classe vocalique. Cela se passe le plus souvent lorsque les voyelles ne trouvent pas l'appui dans le consonantisme, c.-à-d. lorsque le mot donné ne contient pas de consonne gutturale. Ce phénomène n'est pas étranger non plus aux langues turques (cf. *üš* »travail«, dat. *išqa*, aujourd'hui *iš*).

Quant à l'origine du mot *su* ~ *sü*, P. Pelliot le fait dériver du chinois 祚 *tsou* (< * *dz'uo*) 'Fortune impériale' [19]). Cette étymologie a plus de chance que, proposée par Kotwicz, la relation avec tongous *sō* 'force, fort, méchant' [20]).

[15]) A comp. la partie correspondante du colophon tibétain: »Kraft der Wirkung der Gnade dieses Verdienstes verlängerten sich der Kaiser und die Kaiserin das Leben samt ihrer Nachkommenschaft und vermehrten ihre Verdienste. Möchten sie die Würde des das Ende erreichenden Buddha erlangen!« (Laufer, *op. c.*, p. 395).

[16]) *Les Mongols et la Papauté*, Revue de l'Orient Chrétien, XXVIII (1931—1932), p. 166.

[17]) *Quelques mots encore en marge des lettres des il-khans de Perse*, Collectanea Orientalia № 10 (Wilno 1936), p. 15.

2. Mongol *imat* ~ *imäd*, arabe-persan همّت *himmat*.

Parmi les documents mongols du Musée de Téhéran publiés par P. Pelliot[21]) se trouve un fragment qui ne contient que la formule d'exorde. Elle se distingue des formules connues jusqu'à présent en ce qu'elle réunit les croyances chamaniques avec les idées religieuses de l'Islam.

Le texte de l'exorde est le suivant:

1. *Mönkä t(ä)ngri-yin küčündür*,
2. *Muχamad baiχambar-un ima.dur*,
3. *Yäkä su ǯali-yin ibägädür*.

L'écriture est nette, calligraphique, χ ne se distingue pas de γ, par conséquent au lieu de *baiχambar-un* on peut lire *baiγambar-un*.

[18]) Б. Я. Владимирцов, *Общественный строй монголов* (Leningrad 1934), p. 125, n. 2.

[19]) Revue de l'Orient Chrétien XXVII, p. 166.

[20]) RO XV, pp. 194—195.

[21]) Pelliot, *Les documents mongols du Musée de Téhéran*, Āthār-é Īrān, Annales du Service Archéologique de l'Irān I (1936), pp. 37—44. Quant à l'exorde, v. p. 37.

Le dernier mot de la seconde ligne éveille quelques doutes, ce que constate aussi l'éditeur; il le lit *imandur* et y voit arabe إمّة *(immat[un])* 'faveur, bienfait'[22]).

Le mot en question est écrit assez clairement. La photocopie permet de voir qu'*ima* est suivi d'un petit rond avec un crochet qui y adhère: pris ensemble cela indique la consonne *d* ou *t*. On peut donc reconstruire le mot *imat-tur* ou *imad-dur (imät-tür, imäd-dür)*.

P. Pelliot a justement observé que ce mot n'est pas mongol, et il a dirigé l'attention sur l'arabe où, dit-il, il faudrait chercher son prototype.

W. Barthold s'occupe, dans deux travaux, de la légende sur les monnaies frappés par le petit-fils de Timour, Oulough-Beg[23]). D'après la reconstruction due à ce savant on lirait:

تیمور کورکان همتی (همی) دین الغ بیك کورکان سوزوم

Timür gürgän himmäti(himmi)-din Ulug-beg gürgän sözüm.

Se référant aux sources contemporaines, Barthold établit la signification du mot همّت comme 'protection bienheureuse, protection spirituelle'; il est employé pour indiquer la protection d'un *šaiḫ* ou d'un *pīr* (saint). C'est dans ce sens que l'emploie aussi Timour. Barthold traduit la légende citée comme suit: »par la protection spirituelle de Timour Gürgän (c'est) la parole de nous, d'Oulough-Beg Gürgän«.

Ainsi rien n'empêche de reconnaître le mot همّت comme prototype du mongol *imat-tur, imät-tür*. L'auteur s'est servi à dessein du mot arabe-persan *himmat (himmät)* en parlant de la protection de Muḥammad de même que, du temps de Timour, ce mot était employé en parlant des *šaiḫ*.

La disparition de l'*h-* initial ne présente pas de difficultés, car on connaît déjà de tels exemples et même des cas de disparition de l'arabe *ḫ*, à comp.
turc *aibat (ibat?) ul aqayïq* ar. هيبة الحقائق *Haibatu 'l-ḥaqā'iḳ*[24]),

[22]) *Op. c.*, p. 37.

[23]) В. В. Бартольд, *Монеты Улугбека*, Известия Росс. Акад. Ист. Матер. Культуры II (1922), pp. 190—192; et *Neuere Forschungen in Turkestan*, JSFOu XL_3 (1924), p. 5.

[24]) C'est le titre d'un traité didactique turc écrit en caractères ouigours et transcrit en lettres arabes. Il a été publié (en deux parties) par Nāǧīb 'Āṣim (Istanbul 1334 de l'Hégire).

mo. *Asan* ar. حسن *Ḥasan*[25]),
mo. *(Mir) Usayin* ar. حسين *Ḥusain*[26]).

L'introduction du nom de Muḥammad dans le texte de l'exorde ne s'explique par rien d'autre que par la conversion des Mongols en Perse à l'Islām (1295). Néanmoins on sait la grande tolérance des souverains dans différentes parties de l'Empire mongol. On en trouve de nombreuses preuves dans les édits des empereurs et des princes de la Chine, de même que dans des yarliks des souverains de la Horde d'Or accordés aux métropolites orthodoxes russes. C'est en particulier dans la Horde d'Or que la tolérance religieuse était largement appliquée et n'a jamais subi de violations de la part du souverain[27]).

Ainsi, le yarlik de Mängü-tämür délivré au métropolite Pierre débute par: Вышняго Бога силою, вышняя Троица волею, ce qui veut dire »par la force de Dieu Suprême, par la volonté de la Trinité Suprême«[28]). La seconde partie de cette formule avait déjà attiré l'intérêt de W. Kotwicz[29]). Il a exprimé l'opinion qu'on doit la mention de la Sainte Trinité au traducteur orthodoxe qui désirait ainsi nommer dans son document »le nombre (trois) des fondateurs de la Horde d'Or à savoir Gengis-khan, Djutchi et Batou«. Cependant l'emploi du mot »Trinité« dans le document délivré aux membres du clergé chrétien peut aussi témoigner de cette tolérance religieuse des Mongols et être une concession au profit de la religion dominante.

3. *Yöχunan (Yoχunan)* de l'*Histoire secrète* (§ 190).

Tayang-khan des Naiman organisant une expédition contre Gengis-khan a demandé l'aide au souverain de la tribu des Öngüt,

[25]) *Histoire secrète*, § 182. Dans les documents juridiques turcs édités par W. Radloff et M. S. Malov on trouve à maintes reprises le nom *Asan* qui paraît être identique avec l'arabe حسن à moins que la forme ouigoure ne représente une graphie fausse au lieu de *Äsän*, iran. *asan*.

[26]) Āthār-é Īrān I, fig. 29, l. 9.

[27]) B. Spuler, *Die Goldene Horde* (Leipzig 1943), p. 225 s.

[28]) М. Д. Приселковъ, *Ханскіе ярлыки русскимъ митрополитамъ* (Petrograd 1916), p. 94.

[29]) RO X (1934), p. 151.

Ala χuš digit χuri (Ala quš digit [tigit] χuri). Mais Ala χuš a refusé et a informé Gengis-khan des desseins des Naiman. Il l'a fait par son envoyé dont le nom est transcrit dans l'*Histoire secrète des Mongols* par 月中忽難 (忽) c.-à-d. *Yüẖunan* — d'après M. E. Haenisch[30]), ou *Yue Qunan* — d'après M. S. Kozine[31]).

Nous avons déjà essayé dans un autre travail[32]) de prouver sur la base des données du *Houa yi yi yu* de 1389 que les caractères-syllabes chinois qui contiennent des groupes vocaliques: v.-chin. *-i̯ʷä-*, *-i̯ʷ-ɒ-*, *-i̯ʷe-*, 'phags-pa *-u̯e*, pék. *-üe-*, *-o*, *-u̯a-*, *-üa-* rendent dans les transcriptions chinoises du XIV^e s. les syllabes mongoles qui contiennent la voyelle *ö*, analogiquement aux caractères-syllabes qui ont des groupes vocaliques: v.-chin. (*-ua-*, *-uâ-*), *-iʷa-*, *-ʷa*, 'phags-pa *-u̯o*, *-o*, *-u̯a*, pék. *-o*, *-ua* et servent à la transcription des syllabes mongoles avec *o*.

C'est là aussi que nous avons indiqué que la transcription en alphabet 'phags-pa n'est pas uniforme, mais que, pour certains caractères chinois qui contiennent le groupe vocalique *-i̯ʷä-*, elle hésite entre *u̯e* et *o* (卷 *kuen* et *gön*; *kiuan*). Quelquefois aussi le groupe (v.-chin.) *-uâ-* est transcrit tantôt par *o*, tantôt par *u̯e* (觀 *gon* et *kuen* ~ *gu̯en*; *kouan*).

Pour la voyelle *ö* du groupe des caractères indiqué au début parlent les données du mongol écrit et des dialectes, ce qu'on voit des exemples suivants:

啜延 *čö'än* 'peu', ordos *č'ön*, kalm. *tsön*;

拙卜 *ǯöb* 'vrai, sincère', m. é. *ǯöb*, kalm. *zöb*;

拙額連 *ǯö'älän* 'mou, délicat, faible', m. é. *ǯögälän*, ord. *ǯölön*, monguor *ǯiōluon*, kalm. *zölṉ*;

拙延 *ǯö'än* 'froid', à comp. mr. *ǯiodi-* 'se refroidir';

[30]) E. Haenisch, *Manghol un niuca tobca'an (Yüan-ch'ao pi-shi), Die Geheime Geschichte der Mongolen* (Leipzig 1937), pp. 54—55, le même *Wörterbuch zu Manghol un niuca tobca'an* (Leipzig 1939), pp. 190.

[31]) С. А. Козин, *Сокровенное Сказание. Монгольская хроника 1240 г.* (Moscou-Leningrad 1941), p. 262.

[32]) M. Lewicki, *La langue mongole des transcriptions chinoises du XIV^e siècle. Le Houa yi yi yu de 1389* (sous presse).

拙里兀 *ǯöri'ü* 'opiniâtre, obstiné', m. é. *ǯörigü*, kalm. *zörü*;

血忒里兀 *höri'ü* 'entêté, difficile', à comp. m. é. *örigüü* 'qui n'est pas droit, injuste' et kalm. *örü* 'gegen den Wind';

闊劣孫 *kolösun* 'sueur', ord. *kölösü*, kalm. *kölöstü*;

多劣延 *dolö'än* 'lent', ord. *dölön*;

脫忒劣 *torö* 'droit, règle, loi', ord. *t'örö*;

雪你 *söni* 'nuit', m. é., ord. *söni*, kalm. *sö*, *sön*;

雪呂孫 *sölüsun* 'bile', mo. *sölsün*, kalm. *tsösṉ*;

丁川 *čöl* 'nom d'un pays', m. é. *čöl* 'désert, steppe', ord. *č'öl*, à comp. aussi mo.-'phags-pa *č'öl-gä*.

Aux exemples ci-dessus on peut encore ajouter la double graphie du nom Ögödäi: 斡闊歹 *Wo-k'o-tai (Okodai ~ Öködäi)*, |歌| *Wo-ko-tai* (*Ögödäi*[33]) et 月哥台 *Yue-ko-t'ai (Ögötäi)*, |克| *Yue-k'o-t'ai (Ökätäi)*, |闊| *Yue-k'o-t'ai* (*Okätäi*[34]) et les transcriptions du nom Özbäg: 月思別 *Yue-sseu-pie (Ösbä[k])*, |卽| *Yue-tsi-pie (Özbä[k]*[35]).

Conformément à ces données le premier caractère de la transcription du nom de l'envoyé d'Alaχuš (v.-chin. *ngi̯ʷvt*, 'phags-pa *u̯e*, pék. *yüe*) peut'être restitué comme *ö*, *yö*, et le nom entier lu *Yöχunan*. La transcription *Yöχunan* peut aussi correspondre à la prononciation *Yoχunan* car très fréquent est l'emploi des caractères-syllabes à vocalisme antérieur pour rendre les syllabes aux voyelles postérieures et vice-versa[36]).

Les Öngüt dont il est question habitaient le territoire de la Mongolie au nord de la boucle du Houang-ho; leurs terres touchaient la Grande Muraille[37]). C'était une peuplade turque, nestorienne

[33]) P. ex. §§ 172, 255.

[34]) E. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole*, T'P IX (1908), pp. 402, 406, 409.

[35]) L. Hambis, *Le Chapitre CVII du Yuan Che*, Suppl. à T'P XXXVIII (Leiden 1945) p. 55, n. 10.

[36]) Lewicki, *op. c.*

[37]) Rašīdu 'd-dīn dit à deux reprises (Труды Вост. Отд. V, p. 114 et texte persan, VII, pp. 146, XIII, p. 2 et 3 du texte persan) que la Grande Muraille chinoise s'appelle en mongol اونکو , اونکوه

pour la plupart[38]). L'influence de la religion nestorienne est chez eux évidente dans le choix des noms propres que les monuments contemporains nous ont conservés: *Särgis* (syr. *Sargīs*, Serge), *Görgis* (*Görgüz*, syr. *Gīwargīs*, Georges), *Yonan*, *Žuχanan* (syr. *Yōnan*, *Yōḥanan*, Jean).

Une autre variante de ce dernier nom est *Yoχunan* (*Yöχunan*) de l'*Histoire secrète*.

L'épisode mentionné au début a été noté en deux versions aussi par Rašīdu 'd-dīn. D'après la première, l'envoyé d'Ala χuš digit χuri s'appelle بريان (var. برلان, بزبان), ce que Berezine lit comme »Buryan«[39]). Dans l'autre version, l'historien persan donne le nom de »Qudayan« قودايان (var. وقاقان, حودايان) pour celui de l'envoyé de Tayan-khan à Ala χuš et le nom Torbidaši توربيداشى pour celui de l'envoyé d'Ala χuš à Gengis-khan[40]). Cette version s'oppose au texte de l'*Histoire secrète*[41]) d'après lequel (§ 190) Torbitaš était l'envoyé de Tayang-khan et Yoχunan — d'Ala χuš. Il en faut conclure que Rašīdu 'd-dīn a interverti dans la deuxième version les deux noms. Toutes les variae lectiones:

Öngü, et en turc بوقورقه *buqurqa*. Or, pour ce second mot il faut admettre la variante يوقرقه *yoq(u)rqa* (Труды Вост. Отд. XIII, p. 3 du texte persan). On connaît maintenant ce mot (< turc?) et de l'*Histoire secrète* (*yo'urχa*) et du *Houa yi yi yu* de 1389 (*yoχurχa*) où il a le sens de 'muraille' (*ts'iang*).

[38]) Pelliot, *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, T'P XV (1914), pp. 629—635, le même *L'édition collective des œuvres de Wang Kouo-wei*, T'P XXVI (1929), pp. 125—126. Voir aussi en dernier lieu W. Eberhard, *Kay'lar kabilesi hakkında sinolojik mülâhazalar*, Türk Tarih Kurumu Belleteni VIII (1944), pp. 567—584.

[39]) Труды Вост. Отд. V, pp. 109—110, VII, pp. 138—139.

[40]) Труды Вост. Отд. XV, pp. 1—2 et pp. 1—2 du texte persan.

[41]) Elle concorde, par contre, avec les données du *Cheng wou ts'in tcheng lou* (Палладій, *Старинное китайское сказаніе о Чингисханѣ*, Восточный Сборникъ I 1877, p. 177). C'est là une preuve nouvelle de la parenté de ce monument avec la chronique de Rašīdu 'd-dīn, voir à ce sujet P. Pelliot, T'P, XXVI (1929), pp. 169—172. Pelliot dit autre part que *Cheng wou ts'in tcheng lou* et l'oeuvre de Rašīdu 'd-dīn ne sont que »deux versions d'une autre chronique mongole ancienne«, Ts'ai Yüan p'ei Anniversary Vol. Peip'ing 1934, p. 907.

حودايان, وقاقان قودايان nous permettent de reconstruire la vraie forme du nom de l'envoyé d'Ala χuš comme يوقاقان **Yoqanan*, يوحاقان **Yoḫanan* ou plutôt comme جوقاقان **Žoqanan* جوحاقان **Žoχanan*, les variantes avec *y-* ou *ž-* initial sont en effet acceptables. Par contre, les variantes يزبان, برلان, بريان peuvent se ramener à يونان **Yonan*, forme — comme on l'a vu plus haut — alternante avec *Žoχanan*.

4. Moyen-mongol *χaχarχaį*, *χaχas*, turc *qaqaz*, *qayaz*.

Les monuments du moyen-mongol provenant du territoire de la Chine (l'*Histoire secrète des Mongols*, le *Houa yi yi yu* de 1389, les édits en alphabet 'phags-pa) nous fournissent beaucoup de mots ou bien inconnus au mongol écrit et aux dialectes contemporains, ou bien ayant un autre sens.

A ce dernier groupe appartient le mot *χaχarχaį*. Il apparaît trois fois dans le *Hy*, également dans le vocabulaire sino-mongol[42]) que dans les textes et dans un édit mongol en alphabet 'phags-pa. La glose chinoise l'explique comme 'clair, net, compréhensible' (*ming po*). En voici des exemples:

1. *äna mätü a'u tusa χaχarχaį*[43]) *žasagi*[44]) *inu daťan hülä'ü hot*[45]) *boťutala dälgäräžü*[46]) 'pareils larges profits (avantages) et ses claires (nettes) ordonnances (son pouvoir décisif) s'étaient répandus pendant les 70 ans révolus', *Hy* IIa, f. 25 v.;

2. *ba χaχarχaya boťuχažu*[47]) 'nous, en agissant nettement et (clairement)', *Hy* IIb, 16 v.;

3. *(basa) bidanač'a χaχarχayi žarliχ 'ügä'ün bö'ätälä* 'tant qu'ils ne possèdent pas notre édit explicite'; l'édit de Tchong yang kong III, ll. 24—25[48]).

[42]) *Hy* I, f. 28r.

[43]) Le premier caractère seulement est accompagné à gauche de *tchong* diacritique.

[44]) Au lieu de *žasaχ*; la forme *žasagi* résulte d'une sorte de sandhi.

[45]) Dans le texte: *hont*.

[46]) Dans le texte: *däligäräžü*.

[47]) Tous les caractères qui rendent la syllabe *χa* ont à leur gauche le signe diacritique *tchong*.

[48]) E. Haenisch, *Steuergerechtsame der chinesischen Klöster unter der Mongolenherrschaft*, Berichte über die Verhandlungen

M. E. Haenisch qui a publié cet édit a attiré l'attention sur le fait que dans l'édit de Tchong yang kong I (ll. 28—29), dans un contexte parallèle au contexte cité, le mot *χaχas* correspond à *χaχarχayi*[49]). Le texte chinois traduit *χaχarχayi* par *ming-po*, et *χaχas* par *ming*.

L'*Histoire secrète* n'a pas le mot *χaχarχaị*. En revanche, on y trouve *χaχas* qui, au moins dans un cas, possède le sens proche à celui que donne l'édit de Tchong yang kong I. Il s'agit de la phrase suivante: *χabarača huni χavšitala χaχas käläläkdäžü* (§ 242), où la glose chinoise explique le mot *χaχas* par 'clairement, nettement' *(fen ming)*. M. Haenisch la traduit par conséquent: »es wurde auf ihn scharf angeredet, bis man ihm 'den Rauch aus der Nase holte'« [50]). Au contraire M. S. Kozine adopte pour *χaχas* son sens ordinaire de 'à part, séparément'[51]), donc le sens que ce mot a dans l'*Hs* (§§ 174, 233, 278, 280; *fen li*) et en m. é. Sa traduction est assez libre et il se peut que M. Kozine veuille souligner que les persuasions de Bo'orču, Muχali et Šigi-χutuχu avaient lieu séparément mais que chacun d'eux parlait de façon décisive et animée. Cela semble indiqué par les mots de sa traduction qui n'ont pas de correspondants dans le texte et que nous avons mis entre parenthèses: »они уговаривали его один за другим (, и) так (горячились и сокрушались,) что дым шел из ноздрей«.

A vrai dire, il n'y a pas, en principe, de différence de signification de ce texte d'après l'un ou l'autre de deux mongolisants; nous pouvons donc accepter pour *χaχas* la signification qui nous est proposée ci-dessus.

Le mongol écrit et la langue kalmouk connaissent deux mots: *χayarχaị* et *χayas*. Le groupe *-aya-* ne subissant pas de

der Sächs. Akad. d. Wissensch., phil.-hist. Kl., 92. Bd., 2. Heft (Leipzig 1940), pp. 61, 65 (»so lange keine ausdrücklichen Befehle von uns vorliegen«).

[49]) *Op. c.*, p. 72.

[50]) E. Haenisch, *Wörterbuch zu Mangḫol un niuca tobca'an*, p. 59, le même: *Die Geheime Geschichte der Mongolen* (Leipzig 1941), p. 119.

[51]) С. А. Козин, *Сокровенное Сказание*, p. 176.

contraction en une voyelle longue, on pourrait croire qu'il y avait primitivement un *-χ-* en position intervocalique. A juger d'après le sens, il existe entre ces mots une relation génétique; l'alternance *r* || *s* est un phénomène connu[52]). *χayarχaị* dit 'déchiré, fendu, brisé, cassé, fente' (m. é., kalm.) et *χayas* 'moitié' (m. é.) et 'brisé en deux morceaux de la même grandeur' (kalm.).

Les valeurs données ci-dessus s'éloignent beaucoup de celles qu'ont les mots *χaχarχaị* et *χaχas* dans les monuments du moyen-mongol, c'est pourquoi une réserve s'impose à l'égard de tout essai d'identification de nos mots avec m. é. *χayarχaị*, comme le fait M. Haenisch[53]). Le seul qu'on puisse dire c'est qu'on constate une similitude au point de vue de phonétique entre m. é. *χayarχaị*, *χayas* et moyen-mongol *χaχarχaị*, *χaχas*, et similitude de dérivation, le second dérivant du premier, dans les deux paires. Mais les mots du mongol écrit ont en général l'origine claire, ce qu'on ne peut pas dire à propos de *χaχarχaị*, *χaχas*.

Revenons au mot *χaχas*. On a déjà dit (v. plus haut) qu'il avait été employé dans l'édit de Tchong yang kong I dans le contexte suivant: *basa bidanač'a näräs χaχas 'anu oroχsad žarliχ*. M. Haenisch traduit ce passage: »Erlasse, die von uns in klaren Worten ergangen sind« (chi. *tsa mei ti ming kiang cheng tche*) et le commente par »ein Edikt, in dem in klarer Weise (unmißverständlich) Worte (neres) ergangen sind = »ein Edikt in unmißverständlichen Ausdrücken« [54]). Même en admettant pour le mot *näräs* le sens de 'Worte', la version de M. Haenisch ne peut nous satisfaire, car elle s'oppose à l'ordre des mots en mongol, l'ordre rigoureusement établi; 'klare Worte' donnerait en mongol *χaχas näräs*.

Essayons de chercher ailleurs une explication pour le moyen mongol *χaχas* et *χaχarχaị*.

Le légende turque sur Oγuz qaγan qualifie le héros lui-même et le chef des Qarłuqs comme *(Oγuz qaγan) bir iris qaγas kiši*

[52]) Cf. Б. А. Владимирцов, *Сравнительная грамматика монг. письм. языка и халхаского наречия* (Leningrad 1929), p. 360 (§ 216).

[53]) *Steuergerechtsame*, p. 72.

[54]) *Steuergerechtsame*, pp. 63 et 69.

et *bir bädäk qayas är*. P. Pelliot, à qui incombe le grand mérite d'avoir expliqué beaucoup de passages difficiles de ce texte turc[55]), traduit *iris qayas*, de même qne *qayas*, par 'généreux, valereux, brave', se référant au vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Interprètes (de l'époque des Ming[56]). W. Bang et M. R. Rahmati Arat ont accepté cette interprétation (*iriz qayïz*, *qaqïz* 'mutig, tapfer'). Ils ont aussi accepté l'opinion de P. Pelliot que *iris* est l'équivalent du m. é. *äräs* 'brave, bravement[57]). L'étymologie de ces deux mots proposée par Pelliot, Bang et Rahmati nous est indifférente. Il faut cependant remarquer que le ductus de l'écriture ouigoure de la légende confond constamment *a* ~ *ä* avec *ï* ~ *i*, *q* avec *γ* et *s* avec *z*[58]) alors la leçon *äräs qayas*, *qayas (qayaz)* est aussi possible.

L'expression *iris qayas (äräs qaγas)* est une de ces paires de mots connues dans les langues turques et mongoles. D'après les données du mongol on croirait plutôt que *iris (äräs)* seul voulait dire 'brave', et que *qayas* avait le même sens ou très rapproché (p. ex. 'décisif, net').

Bien que la signification que P. Pelliot avait fixée pour turc *iris qayas* et *qayas* ne concorde pas entièrement avec le sens qu'il faut admettre pour moyen-mongol *χaχarχaị* et *χaχas* sur le témoignage de la version chinoise *(ming po, ming)*, elle en est néanmoins plus proche que du sens de m. é. *χayarχaị* et *χayas*. Il n'est pas douteux que pendant le long espace de temps qui sépare les monuments sino-mongols des XIII[e] et XIV[e] ss. de l'époque de la légende sur Oγuz qaγan le sens a pu subir des changements.

[55]) Nous nous permettons d'attirer l'attention sur la possibilité d'une autre interprétation de la phrase: *ordu-sï-qa köp uŧuy olük baryu köp tälim tärik baryu tusu boŧdï* (*Oγuz qaγan* ll. 170—172) où le mots *tusu boŧdï* ont tellement embarrassé tous les éditeurs et particulièrement Pelliot, et Bang et M. Rahmati. Cette phrase ne présente aucune difficulté dès qu'on voudra voir ici le mot connu *tusu* 'profit, utilité'.

[56]) *Sur la légende d'Uγuz-khan en écriture ouigoure*, T'P XXVII (1930), pp. 268—269 et 327.

[57]) *Die Legende von Oghuz Qaghan*, Sitzungsberichte der Preuss. Akad. der Wissensch., phil.-hist. Kl. 1932, XXV, pp. 6, 18 et 27.

[58]) T'P XXVII, p. 248.

En tenant compte des données ci-dessus, nous croyons tout à fait vraisemblable que moyen-mongol *χaχas* et turc *qayas* sont un seul et même mot.

Passons à *näräs χaχas* de l'édit de Tchong yang kong I. Il ne faut pas oublier: 1° que la version chinoise attribue à ces deux mots le même sens *ming*; 2° que l'interprétation de M. Haenisch ('klare Worte') n'est pas à accepter. Le seul qui paraît raisonnable est de juxtaposer *näräs χaχas* au turc *iris (äräs) qayas*. La difficulté de juxtaposition du turc *iris (äräs)* au moyen-mongol *näräs* ne paraît pas fondée, car le texte de l'édit mongol avait d'abord été écrit en alphabet ouigour, et lorsqn'on le transcrivait en alphabet 'phags-pa, le scribe put prendre l'aleph initial du mot *iris (äräs)* pour *n-* et en fit *näräs*.

5. Turc *oq* ~ *ök*, *uq* ~ *ük*, mongol *kü (gü)*.

Pour souligner un mot (p. ex. un prédicat) ou pour renforcer l'intensité de quelque notion, les langues turques se servent, entre autres, d'une particule déictique qui, dans les dialectes turcs de la Sibérie (altay, téléoute, šor), le coman, le caraïme et le turc d'Anatolie de l'ancienne période, apparaît avec la voyelle ronde *(o)* et ne subit pas l'action de l'harmonie vocalique. C'est pourquoi on a admis la même voyelle pour notre particule et dans les textes turcs provenant du Turkestan Oriental; mais là elle possède déjà deux formes: postérieure *(oq)* et antérieure *(ök)*, selon le vocalisme du mot auquel on l'ajoute. Certains dialectes de la Sibérie (sagay, koybal, bältir, karagasse), le dialecte ouriangkha, le tatar de Kazan et d'Oufa et le täptär connaissent aussi deux formes de cette particule, conformes à l'harmonie vocalique.

Pour la suite de nos considérations, les variantes avec des voyelles étroites ont plus d'importance; elles sont connues aux dialectes tatars de Kazan et d'Oufa et au täptär: *uq* ~ *ük*, ouriangkha et karagasse: *ïq* ~ *ik*[59]).

[59]) Radloff, *Wb.* I, 1606—1607; Н. Катановъ, *Опытъ изслѣдованія урянхайскаго языка* (Kazan 1903), pp. 761—762; J. Schinkewitch, *Rabγūzīs Syntax*, MSOS XXX, Westasiat. Studien (1927), pp. 100—101; A. von Gabain, *Alttürkische Grammatik* (Leipzig 1941), pp. 154 (§ 345), 172 (§ 412) et 185

Même sens et même ordre que pour la particule *oq, uq* caractérisent, en mongol, la particule *kü* qui n'a que cette seule forme, indépendamment du vocalisme du mot précédent. Elle s'emploie dans la langue écrite le plus souvent dans les locutions suivantes: ***mön-kü*** 'lui justement', ***änä-kü*** 'et celui-ci, le même, encore'[60]) ***γayča-kü*** 'celui-ci seul, un seul, rien qu'un seul', ***ünän-kü*** 'c'est justement la vérité'.

La particule *kü* manquant dans la langue d'aujourd'hui et dans les dialectes mongols[61]) il faut admettre que les expressions ci-dessus ne sont qu'un résidu des temps où *kü* était d'emploi courant.

De nombreuses preuves nous en fournissent les textes sino-mongols du XIV[e] s. Notre particule a dans la langue de ces monuments la forme *gu (= gü)* et peut se placer après n'importe quel mot. En voici des exemples:

tingiri-gü äžäläyü 'c'est le ciel qui règne', *Hy* IIa f° 1 r.;

ba'urči (ba 'urči) Šiki'ür mut-gü ašgiba 'ce sont ceux-là qui tuèrent l'écuyer Šiki'ür', *Hs* § 135;

äčigä-gü mätü buyu (buiyu) žä 'il est probablement comme son père lui-même', *Hs* § 96;

či täyin-gü käbtä 'sois couché justement ainsi!', *Hs* § 82;

täyin käbtä χada'uži-gü 'sois couché ainsi, mais fais attention!', *Hs* § 82[62]);

(§ 443); A. Zajączkowski, *Krótki wykład gramatyki języka zachodnio-karaimskiego (Cours de grammaire de la langue caraïme)*, Łuck 1931, p. 29; le même, *Studia nad językiem staroosmańskim (Etudes sur la langue vieille-osmanlie)* I, p. 164.

[60]) Le mot à été emprunté par le mandchou où *ineku* a le même sens ('le même, celui-ci, ainsi, vraiment'), Захаровъ, *Маньчжурско-русскій словарь*, p. 92.

[61]) В. Котвич, *Опыт грамматики калмыцкого разговорного языка*[2] (Řevnice u Prahy 1929), p. 329 (§ 305, 5). Le même rôle que celui de la particule *kü* est assumé, dans la langue écrite et les dialectes vivants, par la particule *älä* qui s'abrège dans les dialectes en *-la ~ -lä, -l-*. L'*Histoire secrète* en donne même la variante *-lu*.

[62]) Cf. dans le même §: ***tayiži'ut (taiyiži'ut) aχa dä'ü-dä'än täyin älä naitaχdan ažu'u*** 'c'est pourquoi tu as été persécuté par tes frères, les Tayiži'ut'.

Cet exemple et d'autres pareils témoignent que *gü* a le même sens que *älä;* ce dernier s'est finalement substitué à *gü*.

Hö'älün äkä ötär-gü bosbaį 'Hö'älün-äkä se leva aussi vite', *Hs* § 98;

Tämüžin tan kö'üt ötärlän-gü bosu'at 'Témutchin et les autres fils se sont levés, se dépêchant également', *Hs* § 98;

Basa Tarχudun Xada'an Daldurχan aχa dä'ünär tabun Tarχut ayisun-gü ažu'u 'puis s'approchèrent justement Xada'an Daldurχan des Tarχut et (ses) frères aînés et cadets (en somme) cinq Tarχut', *Hs* § 120;

Bäsüdäčä Dägäį Küčügür aχa dä'ü χoyar irübä-gü 'les deux frères, Dägäį et Küčügür vinrent aussi de chez les Besüt', *Hs* § 120;

žürkin-i žirχo'an üdüt güličäžü äsä-gü irükdübä 'nous attendions les Žürkin pendant six jours, mais ils ne nous ont pas atteints', *Hs* § 135;

žä-gü kä'äldübä 'ils dirent ensemble: c'est justement ainsi' *(no pan tchö)*, 'ils se sont entendus ainsi', *Hs* § 82.

Le sens du turc *oq, uq* et du mo. *kü (gü)* ainsi que leur position dans la phrase permettent de les traiter comme des variantes du même élément déictique. C'en est un autre exemple de métathèse sur le terrain des langues turco-mongoles[63]). A comp. encore:

	turc	mo.
direct.	*-ru ~ -rü*	*-ūr ~ -ūr*
	-ki	*-ig*
et peut-être l'acc.	*-ïγ ~ -ig*	*-yi, -gi*

On ignore les causes de la métathèse dans ces exemples-là, mais il est permis de supposer que les formes mongoles à métathèse restent en relation avec la structure du mot en mongol et plus précisement avec sa finale.

La même particule *oq, uq, kü* existe aussi en langue des Tchouvaches. Il s'agit ici de l'élément déictique *-aχ ~ -eχ*[64]) et non du pronom de la 3[e] personne *ku* comme l'a cru M. Poppe[65]).

[63]) W. Kotwicz, *Les pronoms*, p. 14, n. 2, cf. aussi p. 77; M. Lewicki, *Sufiksy przysłówkowe -ra ~ -rä, -ru ~ -rü, -rï ~ -ri w językach altajskich (Suffixes adverbiaux -ra ~ -rä, -ru ~ -rü, -rï ~ -ri dans les langues altaïques)*, CO 16 (Wilno 1938), p. 25.

[64]) Ашмарин, *Thesaurus linguae Tschuvaschorum* II (Kazan 1929), p. 181 ss., III (Čeboksari 1929), p. 39 ss.

[65]) KCsA II (1926—1932), p. 82.

Dans certains dialectes turcs il existe des éléments dont la forme et le sens rappellent la particule turque *oq* ~ *ök*, *uq* ~ *ük*, *ïq* ~ *ik* et mo. *kü (gü)*. Ce sont:

1. *yo* (après les consonnes sourdes *qo*), *yu*, qui apparaît en kirghiz et en turc oriental (»ouigour«[66]) rien qu'avec le vocalisme de la serie postérieure: *bar-yo* 'mais il est donc là', *män-yo baram, sän äminä qïlasïn*? 'mais voici que je vais venir et toi, qu'est-ce que tu vas faire? (kirg.), *u-yu* 'c'est lui-même, le voici' *ba(r) deïmän-yu* 'je dis donc qu'il est là (turc orient.).

M. Batmanov détermine *yo* comme élément à fonction intermédiaire entre celle de particule et de suffixe.

2. *gi*. Cette particule est plus répandue. Elle entre, en premier lieu, dans la composition du pronom démonstratif *tigi*, 'celui-ci, le voici' qu'on connaît des dialectes du sud de la Sibérie et de la Mongolie du Nord (altay, téléoute, koybal, kačin, sagay, bältir, kïzïl, küärik, baraba, ouriangkha, karagasse; dans ces deux derniers *tigi* s'abrège à *tü, tö*), du kirghiz, du tatar de Kazan et d'Oufa, de täptär et mišär[67]). Le yakoute atteste les formes suivantes des pronoms: *biligi* 'celui-ci (plus proche)', *bisigi* 'nous', *äsigi* 'vous'.

W. Kotwicz estime avec raison que le monguor *-gi* des formes *budasgi* 'nous', *t'asgi* 'vous', *didiesgi* 'messieurs' appartient au même groupe d'éléments.

W. Kotwicz qui s'est borné à enregistrer seulement l'élément *gi*[68]) a plus tard, et très prudemment, émis l'hypothèse[69]) que la particule *gi* pourrait n'être qu'une variante de *yo*, *yu* et que ces deux mots seraient en relation avec l'élément mongol *-yun* ~ *-gün*, tong. *-ku*, *-wu*, *-u* faisant partie des pronoms démonstratifs et interrogatifs de même que des mots *avgidayun, äčinägün*[70]).

---

[66]) И. А. Батманов, *Грамматика киргизского языка* II (Frounzé 1940), p. 61; К. К. Юдахин, *Киргизско-русский словарь* (Moscou 1940), p. 380; Н. А. Баскаков — В. М. Насилов, *Уйгурско-русский словарь* (Moscou 1939), p. 57.

[67]) Катановъ, *op. c.*, p. 338.

[68]) Kotwicz, *Les pronoms*, p. 77—78.

[69]) *Nowe przyczynki do studiów altaistycznych (Nouvelles contributions aux études altaïques)*. Cette oeuvre posthume de W. Kotwicz paraîtra sous peu.

[70]) *Les pronoms*, pp. 71—73.

L'essai de juxtaposer *yo*, *yu* à *gi* paraît juste. Il n'en est pas de même pour cette seconde hypothèse. Nous ne savons pas, d'abord, si *-yun* ~ *-gün*, attesté non seulement dans *avgidayun, äčinägün* mais aussi dans quelques autres adverbes ou adjectifs de lieu (p. ex. *Hs dägä'ün* 'au dessus de', *dolo'un*[71]) 'en cachette', *dotora'un* 'à l'intérieur', *χada'un* 'à l'extérieur') est réellement identique avec *-yun* ~ *-gün* pronominal. Ensuite, *yo*, *yu*, *gi*, comme en témoignent les exemples cités, peut accompagner n'importe quelle forme nominale ou verbale.

En ce qui concerne la particule *yo*, *yu*, *gi*, il serait le plus simple de la mettre à côté de *oq* ~ *ök*, *uq* ~ *ük*, *ïq* ~ *ik*. On ne connaît pas cependant en turc (sauf le tchouvache) tels exemples de métathèse, le problème reste donc pour le moment irrésolu. Quant à *yo* ~ *yu*, il n'est pas impossible que ce soient des emprunts du kirghiz et du turc oriental au mongol.

6. Mongol *-msar* ~ *-msär*, turc *-msïz* ~ *-msiz*.

Les textes sino-mongols du XIV[e] s. nous fournissent des formes dérivées des verbes au moyen du suffixe *-msar* ~ *-msär*. En voici les exemples:

1. *Aχa minu Čïlädü käi ö'ädä kägüli'än käyisümsär, kä'är χažara kä'älibän ölösümsär büli'i, Hs* § 56;

2. *(Boroχul noyan) χurban haran yäkä čärigäčä urida yabura otču, üdä ǯilda uχamsar bärkä hoïtur horumï'ar yabuχun bolun, Hs* § 240;

3. *hüläksän yäkäs tüšimät anu χanu'an abu'at ümäkši odu'asu Xorum (Houo-lin) gürün üdü'üyä uχamsar ada ädüǯu, Hy* IIa f° 19 r.

La transcription des mots (*ke-yi-su-mu-se-r* et *o-lo-su-mu-se-r*) adoptée par certains mongolisants n'est qu'un essai de rendre graphiquement la syllabe mongole *sum (süm)* au moyen de deux caractères, vu que le chinois ne connaît pas de syllabes qui contiennent la voyelle labiale *(o, u)* et à la finale *-m*.

---

[71]) Le mot *dolo'un* mérite une attention particulière. Il correspond à *äčinägün (Hs äčinä'ün)*. Les deux formes sont des dérivés en *-'un* ~ *-'ün*; la seconde — du turc *ičinä*; la première du tong. *dolo (dōlō)*.

La leçon donnée ici au début est du reste confirmée par la transcription chinoise du mot *uχamsar*: *wou-han(< χam)-sa-ər*.

La traduction chinoise (version interlinéaire dans *Hs* et *Hy*, et le résumé à la fin des paragraphes dans l'*Hs* ne fournit pas d'explication précise de nos formes; elle indique seulement leur sens négatif: *käyisümsär — pou ts'eng koua* 'le vent n'a pas (encore) soufflé', *pou ts'eng pei fong tch'ouei* 'ils n'ont pas encore été emportés par le vent', *ölösümsär — pou ts'eng ki, pou ts'eng hou ngo* 'il ne (l') a pas (encore) affamé'; *uχamsar — pou kiue* 'qui ne peut être ressenti, incompréhensible, à ne pas comprendre' *(Hs)*, *pou ts'ö* 'incommensurable, incompréhensible, à ne pas saisir avec la pensée' *(Hy)*.

Avec le temps les formes en *-msar ~ -msär* ont cessé d'être claires pour les Mongols-mêmes. Ainsi le chroniqueur mongol du XVII[e] s., Loubsan Dandsan (bLo-bzaṅ bsTan-'jin), qui a fait entrer dans son ouvrage la plus grande partie de l'*Hs*, a remplacé les mots *käyisümsär*, *ölösümsär* par des formes du converbum abtemporale: *käyisügsägär*, *ölüsügsägar* ('pendant qu'il les dispersait au vent', 'pendant qu'il affamait'), en altérant de la sorte le sens primitif de notre exemple[72]). Au contraire, quant à *uχamsar*, il l'a laissé tel quel[73]).

Les gloses chinoises ont servi de point de départ aux recherches des MM. G. J. Ramstedt, E. Haenisch et de W. Kotwicz.

M. G. J. Ramstedt[74]) adopte la leçon »keyisumuser« et »olosumuser«, étant d'avis que »-muser« est un suffixe composé de la désinence du présent-imparfait (m. é. *-mu ~ -mü*, *-mui̯ ~ -müi̯*: de même la langue des monuments sino-mongols du XIV[e] s.) et de l'élément »ser« qu'il identifie avec le suffixe privatif turc ('sans') *-sïz ~ -siz*, *-suz ~ -süz*. Il traduit les formes en question par 'blast nicht', 'hungert nicht'.

La mise de l'élément *-sar ~ -sär* à côté du suffixe turc *-sïz ~ -siz* satisfait à la valeur négative de nos exemples, telle

[72]) Козин, *op. c.*, p. 327.
[73]) Козин, *op. c.*, p. 386.
[74]) *Über die Konjugation des Khalkha-Mongolischen*, MSFOu XIX (1902), p. 77 s[s].

que l'ont notée les gloses chinoises. Cela est conforme aussi avec les données de la linguistique turque et turco-mongole. On n'ignore pas que **ï ~ i* du turco-mongol commun sont continués en turc par *ï*, *i* et en mongol par *i*, *a*, *ä*, et que **ŕ* de cette langue commune a donné en turc dans la plupart des cas *z* et en mongol *-r*. Et c'est un fait connu que l'alternance *r* ‖ *z* même à l'intérieur des langues turques[75]).

M. Ramstedt, comparant l'élément *-m* (d'après lui *-mu*) avec la désinence du présent-imparfait (mongol *-mu*, *-mui̯*) n'était pas loin d'établir signification de ce *-m* dès qu'il admettait une étroite relation entre *-mu*, *-mui̯* et *-m*, suffixe qui sert en mongol à former des noms verbaux. Mais il n'en avait pas tiré toutes les conclusions nécessaires; au contraire, à un autre endroit il paraît même avoir abandonné sa première position[76]).

[75]) A comp. les exemples suivants:
a) la 3[e] personne de l'aoriste, forme positive, est faite avec le suffixe *-r (-ïr ~ -ir*, *-ar ~ -är)* et la forme négative avec *-maz ~ -mäz*; *-ma ~ -mä* est le suffixe ordinaire pour la négation;
b) les verbes factitifs se forment dans certains dialectes avec le suffixe *-γur ~ -gür*, *-qur ~ -kür*, dans d'autres avec *-γuz ~ -güz*, *-quz ~ küz*. Ces deux variantes peuvent apparaître dans le même dialecte;
c) le suffixe *-düz* et *-dür*: *kündüz* et *tündür* 'pendant le jour et la nuit';
d) *qansïz* 'sans le sang', *ǯansïz* 'sans âme' — *qansïra- (< qansïz-a-)* 'n'avoir pas de sang', *ǯansïra- (< ǯansiz-a-)* 'être à demi mort' (kirghiz d'après К. Юдахин, *op., c.*, pp. 361 et 159). Voir à ce sujet Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*, MSFOu V (1895), pp. 31—32.

[76]) L'argumentation de M. Ramstedt n'est pas très claire. A la p. 77 de l'ouvrage déjà cité plus haut l'auteur est d'avis que *-mu*, *-mui̯* (suffixe du présent-imparfait) ne peut pas être separé du suffixe *-mai̯* de la langue vivante et que ce *-mai̯* pourrait être une variante du suffixe du nomen descriptionis **-ma* ou **-m*. A un autre endroit (pp. 94—95) M. Ramstedt affirme que *-m* doit être traité séparément de *-ma* et de *-mai̯* (par conséquent séparement de *-mui̯*). L'état actuel des recherches ne permet pas encore de se déclarer pour ou contre l'existence d'une relation entre *-m* nominal et *-mu*, *-mui̯* du présent-impf. bien que M. Poppe n'ait pas de doute là-dessus (KSz XX, p. 102).

M. E. Haenisch[77]) n'a pas approuvé l'interprétation de M. Ramstedt et a présenté une autre hypothèse. Le sinologue allemand voit dans le suffixe *-msar ~ -msär* trois parties constitutives: 1° *-m* qui serait le vieil élément de négation, correspondant au suffixe turc *-ma ~ -mä* dont le rôle est d'ajouter une valeur négative aux formes personnelles, participiales et gérondives d'un verbe; 2° *-s* qui serait une survivance du suffixe de nomen perfecti m. é. *-γsan ~ -gsän* (langue des monuments sino-mongols du XIV[e] s. *-χsan ~ -ksän*) et 3° *-ar ~ -är*, suffixe de l'instrumental.

M. E. Haenisch reconstruit la forme *ölösümsär* comme »olosumsenyer« et l'appelle converbum modale (nous dirions plutôt converbum abtemporale); joint à *büli'i* il signifierait »ohne gehungert zu haben«.

Cette étymologie de M. Haenisch semble très artificielle. Le suffixe de négation a dans les langues turques la forme *-ma ~ -mä* et ce n'est que dans certaines d'entre elles (p. ex. en turc osm. et uniquement devant la voyelle de liaison *-ï- ~ -i-* des quelques suffixes comme p. ex. *-iyor*, *-iyaǯaq*) qu'il se contracte en *-m*. En mongol aucune forme de la négation *-ma ~ -mä* n'est attestée. Le converbum abtemporale qui est, à proprement parler, une forme de l'instrumental du nomen perfecti (m. é. *-γsayar*, *-γsabar ~ -gsägär ~ -gsäbär*, dialectes *-γsär ~ -gsär*, *-sär ~ -sär*[78]) apparaît très fréquemment dans la langue de l'*Hs* et du *Hy*; c'est le suffixe *-χsa'ar ~ -ksä'är* qui sert à l'y former. Il est difficile d'admettre en présence de ces faits-là que ce n'est que dans les exemples en question et tout à fait exceptionnellement que l'initiale gutturale ait disparu (comme cela se voit dans les dialectes actuels) et que deux voyelles aient donné une longue. Mais c'est surtout le sens qui nous impose une attitude critique à l'égard de la tentative de M. Haenisch. Les formes du converbum abtemporale en *-γsayar ~ -gsägär (-sär ~ -sär)* ont un sens positif, le sens négatif peut leur venir de la particule *ülü* (ou *äsä*).

[77]) *Untersuchungen über das Yüan-ch'ao pi-shi, die Geheime Geschichte der Mongolen*, Abh. der Sächs. Akad. der Wissensch., phil.-hist. Kl., Bd. XLI, № IV (Leipzig 1931), p. 70.

[78]) Dans la langue des Ordos le suffixe généralement employé est *-sär ~ -sär*, mais à côté des formes créées avec son aide on rencontre encore *mädägsägär* et sa variante *mädämsägär*. Son sens est: tout le 'monde sait que, il est évident que', et l'on en voit bien que ces derniers exemples n'ont rien à faire avec notre suffixe *-msar ~ -msär*. Voir A. Mostaert, *Textes oraux Ordos* (Peip'ing 1937), p. LXIII.

On trouve dans la langue des Tchouvaches des formes verbales fabriquées au moyen du suffixe *-mazăr ~ -mezĕr* que tous les investigateurs de la langue tchouvache considèrent comme des converbes (gérondifs).

M. Deny[79]) a comparé ces formes de la langue des Tchouvaches avec les formes turques des gérondifs à suffixe *-maqsïz ~ -mäksiz* ou *-maqsïzïn ~ mäksizin*. La structure et le sens de ces gérondifs turcs se laissent exactement superposer aux formes tchouvaches en *-mazăr*.

Ce sont les formes des noms d'action (*-maq ~ -mäk*, tchouv. *-ma ~ -me*) pourvues de suffixe privatif *-sïz ~ -siz* (tchouv. *-zăr ~ -zĕr*); elles peuvent aussi prendre la terminaison de l'»instrumental«: *-maq-sïz-ïn*. Le suffixe *-maqsïz* est assez souvent attesté dans la langue des textes du Turkestan Oriental. Il y forme des adjectifs, de même que son antonyme *-maqlïγ*.

W. Kotwicz, reprenant le pensée de M. Deny a ajouté à son équation encore le suffixe mo. *-msar ~ -msär*: »A côté de l'infinitif à terminaison *-maq*, on rencontre dans les langues turques une forme analogique à terminaison abrégée *-ma ~ -m*; et justement cette dernière forme avec l'affixe négatif *-sïz* a pu pénétrer dans le mongol pour créer un correspondant mongol *-mser* ayant le même sens: 'sans que'...« A en juger d'après la traduction des formes mongoles avec le suffixe *-msar ~ -msär*, Kotwicz voit en elles des converbes.

En présence des opinions si divergentes au sujet de la fonction des formes mongoles en *-msar ~ -msär* essayons d'analyser plus à fond leur place et leur rôle dans les exemples que nous avons cités plus haut. La phrase prise au *Hy* nous en fournit une indication tout à fait sûre. Le mot *uχamsar*, placé après *gürün üdü'üyä* 'alors qu'ils n'étaient pas encore arrivés' et devant

[79]) J. Deny, *Grammaire de la langue turque* (Paris 1921), p. 943 (§ 1348); à comp. aussi pp. 1149—1150 et pp. 1041—1042 (§ 1419).

ada 'danger, malheur' ne pouvant être que l'attribut de *ada*, est évidemment une forme nominale (adjective). Le même rôle échoit à la forme *uχamsar* dans l'exemple pris de l'*Hs*; là elle est aussi un adjectif attribut de *bärkä hoi* 'bois difficile (à traverser)'. Ces deux exemples nous permettent de conclure le sens d'adjectif pour *käyisümsär* et *ölösümsär*: ce n'est que joints au verbum finitum *büli'i* qu'ils ont la valeur de deux attributs-prédicats. Voici la traduction de nos exemples.

1. »Mon frère aîné Čilädü n'a pas jusqu'à présent laissé flotter contre le vent ses tresses et n'a pas affamé son ventre dans la steppe (= a été celui qui n'a pas laissé flotter contre le vent ses tresses et qui n'a pas affamé son ventre dans la steppe)«;

2. »Boroχul-noyan et trois gens se sont rendus en avant pour précéder la grande armée: quand ils suivaient le soir (mo. *üdä ǯilda*, chi. *wan si*, *tche jou wan*) le sentier dans une forêt impénétrable (difficile à passer au dessus de toute idée)«;

3. »Avant que les autres hauts fonctionnaires et dignitaires, après avoir emmené leur souverain et s'être rendus au nord aient atteint Xara-χorum il s'est produit des malheurs au delà de toute mesure, (de toute compréhension)«.

Revenons maintenant à l'avis de W. Kotwicz. Constatons en marge que les langues turques forment des noms déverbaux au moyen de suffixes *-m* et *-maq*; ce dernier possède une variante abrégée *-ma*. Les formes en *-maq* correspondent aussi à nos infinitifs; on ne peut pas en dire autant pour *-ma*. Il semble très probable que le suffixe *-maq* et sa variante *-ma* soient apparentés à *-m*. Cependant les formes en *-m* et celles en *-maq* diffèrent entre elles par le sens: les noms en *-m* sont des substantifs à sens concret, ou bien indiquant le résultat d'une action faite une seule fois, ou bien encore ils désignent l'objet d'une action. Au contraire, le suffixe *-maq* sert à former des substantifs qui indiquent une action ou le fait de l'avoir executée. Les noms en *-ma*, contrairement à ceux en *-maq*, ont plus souvent une signification concrète et peuvent aussi indiquer des adjectifs à sens passif (*asma* 'suspendu', *basma* 'imprimé', *taqma* 'sobriquet', littéralement 'attaché' c.-à-d. 'le nom'). Il semble tout à fait plausible que le suffixe *-ma* hérite partiellement des fonctions du suffixe *-m* qui a cessé d'être productif.

Il faut ajouter relativement aux suffixes *-m* et *-maq* que le mongol se sert aussi de mêmes éléments dont le suffixe productif *-m* forme des noms concrets et le suffixe improductif *-maq* forme des noms abstraits, bien que des concrets y apparaissent aussi. Leur structure phonétique et leur sens indiquent une relation étroite entre les suffixes du turc et du mongol.

A réfléchir sur toutes ces données une grande réserve s'impose à l'égard des essais d'identification du suffixe mo. *-msar* ~ *-msär* et du turc *-maqsiz* ~ *-mäksiz*. Nous avons vu que l'élément *-maq* est commun à ces groupes de langues et quant au turc *-siz* avec le même sens on le rencontre (sous la forme de *-sär*, la même que dans le suffixe *-msar* ~ *-msär*), encore dans le mot mo. *kä'üsär* 'stérile' (en parlant d'une femme), kalm. *küsŋ*[80]). Il serait étonnant et contre toute vraisemblance que les Mongols aient emprunté le suffixe turc *-maqsïz* en le transformant en même temps pendant que leur langue leur fournissait les mêmes éléments.

C'est le mérite des savants mentionnés ci-dessus d'avoir dirigé vers les langues turques leurs essais d'analyser le suffixe *-msar* ~ *-msär*. Les langues turques nous permettent interpréter cette terminaison un peu autrement. Il faut cependant observer que l'essai présenté ci-dessous n'introduit point de changement foncier dans la signification, déjà établie, des formes mo. en *-msar* ~ *-msär* ni des dérivés turcs en *-maqsïz* ~ *-mäksiz*; il ne fait que poser définitivement pour mo. *-msar* ~ *msär* un correspondant turc, plus proche sous le rapport phonétique et étymologique.

Les noms turcs terminés en *-m* servent de base pour créer, d'une part, des adjectifs à sens positif (au moyen du suffixe *-lïγ* ~ *-lig* et de ses variantes *-lï* ~ *-li*, *-nï* ~ *-ni*, *-dï* ~ *di*), d'autre part, des adjectifs à sens privatif (à l'aide de *-sïz* ~ *-siz*). On peut former ces adjectifs à volonté, autant que le sens du mot-base s'y prête. Puisque *-m* est aujourd'hui un élément morphologique déjà improductif, on peut parler de suffixes *-mlïγ* ~ *-mlig* et *-msïz* ~ *-msiz*. Nous en présentons quelques exemples puisés pour la plupart des textes turcs trouvés dans le Turkestan Oriental, du

[80]) Н. Поппе, *Монгольские этимологии*, Доклады Акад. Наук СССР, B, 1925, p. 20. Comment expliquer le mot turc *qïsïr* 'stérile'?

kirghiz et du taranči (ouigour), langues qui sont proches voisines du mongol.

-m	*-mlïγ*	*-msïz*
	ärtimlig 'passager'	
	tägimlig 'digne'	*tägimsiz* 'non digne'
		tuyumsuz (-un) 'inaperçu'
bilim 'savoir, science'	*bilimdū* 'sachant, instruit'	*bilimsiz* 'qui ne sait rien, ignorant'
		bʲlʲmsəz
čïdam 'patience'	*čïdamdū* 'patient'	*čïdamsïz* 'impatient'
	čʲdamnï	*čʲdamsïz*
beqim 'surveillance'		*beqimsiz* 'sans contrôle'
žaram 'dignité, capacité'	*žaramdū* 'digne de, convenable à'	*žaramsïz* 'non digne, non convenable'
	žarïtïmdū 'suffisant, satisfaisant'	*žarïtïmsïz* 'insuffisant, négligeable'
qaiṛïm 'compassion, pitié'	*qaiṛïmdū* 'bon, miséricordieux'	*qaiṛïmsïz* 'cruel, sans pitié'
	söyümlik 'sympathique'	*söyümsiz* 'antipathique'
	yaγïmnï 'bienveillant'	*yaγïmsïz* 'malveillant'.

Ajoutons pour plus d'exactitude que les mêmes dérivés ne sont point étrangers à la langue tchouvache; qu'il suffise de citer:

sum 'compte, calcul'		*sumzăr* 'innombrable'
	viděmlĕ 'pénétrant, agile'	*viděmzĕr* 'maladroit'
vilĕm 'mort'		*vilĕmzĕr (lĕχ)* 'immortal(ité)'
teχĕm 'goût'	*teχĕmlĕ* 'savoureux'	*teχĕmzĕr* 'sans saveur, insipide'.

A la lumière des exemples ci-dessus dont le nombre se laisserait facilement augmenter, on ne doute plus que le suffixe mongol *-msar* ~ *-msär* ne soit qu'une variante de turc *-msïz* ~ *-msiz*. La différence entre les phonèmes particuliers de ces formations semble indiquer, conformément aux remarques exposées plus haut (p. 261), que la variante turque *-msïz* et la mongole *-msar* continuent le suffixe **-msïŕ* de la langue turco-mongole commune.

M. Ramstedt a noté de la langue kalmouk les locutions suivantes:

sanm̥sɣ ügā bātɭl-m̥ 'ohne dass ich etwas davon wusste';
uχʊmsɣ ügā 'ohne etwas zu begreifen, ohne Absicht'[81]).

Les mots *sanm̥sɣ* et *uχʊmsɣ* apparaissent en jonction avec *ügā* (m. é. *ügäi* 'qui ne possède pas qlq. ch., sans', parallèle au turc *-sïz*). M. Ramstedt les croit être des dérivés formés à l'aide du suffixe *-msar* des verbes *sana-* 'penser, comprendre', *uχa-* 'saisir compte, comprendre'; il leur attribue la valeur de noms: *sanm̥sɣ (sana-msar)* 'Gedächtnis, Bewusstsein', *uχʊmsɣ (uχa-msar)* 'Berechnung, Absicht'.

Comme on ne connaît ni en m. é., ni en oyrat, ni en dialectes actuels de suffixe *-msar* ~ *-msär* qui forme des noms verbaux à sens positif, on est obligé d'admettre que *sanm̥sɣ* et *uχʊmsɣ* contiennent le même élément *-msar*. Une certaine difficulté s'y présente, à savoir le fait que les mots auxquels est jointe la négation *ügā* ont déjà par eux-mêmes un sens négatif. Elle ne paraît pas grave, cette difficulté. Les parlers turcs connaissent le mot *yoqsuz* ~ *yoqsïz* 'pauvre, sans rien' formé à l'aide du suffixe privatif *-sïz* ajouté au nom qui possède lui-même le sens de négation: *yoq* 'nonexistant, n'étant pas'.

[81]) *Kalmückisches Wörterbuch* (Helsinki 1935), pp. 312b, 447a.